

*Werner Lange raconte l'arrestation et le sauvetage de Dina Vierny.*

A Banyuls, lors de mon premier séjour, j'avais profité de l'appartement de Dina [Vierny], absente. Mais je l'avais rencontrée plus tard, à Paris. Quand elle était venue me voir au 52 de l'avenue des Champs Elysées, pour me faire part du meilleur souvenir du maître.

Par la suite, nous étions beaucoup sortis ensemble ; chez Korniloff, l'ancien chef de cuisine de Nicolas II ; au Robinson, tenu par mes amis les Blandeau.

Mais elle était repartie assez rapidement, car Maillol avait besoin d'elle pour finir l'*Harmonie*. Depuis, j'étais sans nouvelle d'elle.

Mais un jour, au retour de mon second séjour à Banyuls, celui avec les Breker, je trouvais dans mon bureau une étrange enveloppe, postée de Belfort. Le papier était découpé en rond, couvert d'une toute petite écriture et de taches de confiture. Intrigué, puis stupéfait, je lus : « Werner, je suis emprisonnée à Fresnes. Venez vite me sauver. Dina. » L'adresse de mon service était, elle aussi, écrite en rond. Ayant lu et relu la missive, je poussai un ouf de soulagement. Non pas parce qu'elle était arrêtée, mais parce que sa lettre extravagante et illégale était passée, par miracle, entre les mailles du filet de la censure militaire qui nous contrôlait, nous aussi.

Dina était d'origine russe, mais juive. Son vrai nom était Orloff. Je le savais. Ce n'était pas bon. Pas bon du tout, car la prison de Fresnes dépendait de la Gestapo. En fait ce ne pouvait être pire. Elle pouvait être déportée à tout moment, si elle ne l'était pas déjà.

L'air naïf, j'allais à la pêche aux renseignements rue des Saussaies, pour m'entendre dire que Dina avait été arrêtée pour trafic de dollars. Je m'étais dit que ce n'était pas si grave que cela. Mais je me trompais. J'entamai donc mes démarches pour sa libération, quand je fus soudain convoqué par le lieutenant Lucht, qui me montra une lettre signée de Himmler lui-même, dont le contenu disait en substance que « cette juive russe » devait être liquidée. Comment obtenir une libération après avoir lu « ça » ? Avec un sang-froid qui m'étonne encore, je dis à Lucht, doit dans les yeux : « Herr Lucht, je n'ai jamais lu cette lettre, et n'ai jamais entendu parler de son contenu. » Lucht baissa la tête et ne répondit rien.

Les gardes et les petits SS qui s'occupaient de Dina ne pouvaient pas être au courant de tout cela. Mais d'un autre côté, je ne pouvais être sûr que Lucht garderait le secret. Il fallait donc faire vite. En téléphonant une nouvelle fois rue des Saussaies, j'appris que Dina était justement « dans les murs », pour un interrogatoire. Connaissant leurs méthodes et leurs techniques, je demandai au gars de ne pas trop la brusquer, en lui disant qu'elle n'était vraiment pas futée, qu'elle n'avait pas inventé la poudre. Ce qui n'était, évidemment, pas vrai. Dina était très intelligente, au contraire. Visiblement amusé, mon interlocuteur me dit soudain que si je voulais la voir, je n'avais qu'à venir dans son bureau. Je n'en croyais pas mes oreilles. Il était près de midi. « Venir la voir », voulait dire « la sortir ». J'en étais sûr. Je demandai à ma secrétaire de téléphoner tout de suite aux Rudier, aux Breker, à Lucht et surtout à Maillol, qui était toujours à l'hôtel Lincoln, pour les convier à déjeuner avenue Matignon, au Grand restaurant à côté de l'hôtel Berkeley.

Arrivé rue des Saussaies, je montai quatre à quatre les marches de l'escalier qui menait au bureau indiqué, et tombai nez à nez avec Dina, assise gentiment sur une chaise, l'innocence même.

-Vous pouvez emmener cette fille, Herr Lange, m'entendis-je dire. On va fermer pour le déjeuner. Demain, vous irez avec elle à Fresnes, pour chercher ses affaires !

Je saluai protocolairement, et nous nous dirigeâmes vers la sortie, sans demander notre reste. Bavarde comme pas deux, Dina commençait à me parler dans les couloirs. « Ta gueule ! », lui dis-je entre les dents. Une fois dans la rue, on pouvait enfin se parler. Je me dis qu'après Fresnes, elle avait sûrement envie d'un bon déjeuner. Nous nous dirigeâmes donc vers l'avenue Matignon, où étaient réunis nos amis. Et qui devaient d'ailleurs se poser des questions sur les raisons de mon retard.

Arrivé au restaurant, j'ouvris la porte d'un geste théâtral et poussai Dina à l'intérieur. Tout le monde était très ému, surtout le vieux Maillol. Surpris de voir son model préféré dont il était sans nouvelle depuis longtemps, le pauvre homme était devenu tout pâle. Dina, par contre, en bonne actrice, tenant le rôle

principal en plus, ne se montrait nullement troublée. Tranquillement, comme si de rien n'était elle prit la carte pour composer son menu. Puis mangea avec la plus grande satisfaction.

Le lendemain, je fus obligé de me rendre à Fresnes avec elle. Je ne pouvais m'y soustraire. Sous les regards de tous ces SS, la visite fut bien gênante.

Une femme de Belfort partageait sa cellule. Quinze ans après, je l'avais revue à Paris, dans la rue. Elle m'avait reconnu.

J'avais peur qu'une fois libre, Dina recommence avec ses histoires. A Paris il y avait beaucoup de tentations. Je réussis donc à la convaincre de retourner à Banyuls sans tarder. Pour en être sûr, je l'amenai personnellement à la gare.

Pour me remercier sans doute, Maillol m'apporta une belle sanguine d'une femme couchée, de dos. Celui d'un ancien modèle, d'avant Dina. Il y avait une dédicace : « A mon ami, Lange. »

Dina repartie, il voulut repartir aussi. Je l'accompagnai donc à nouveau jusqu'à Vierzon. Là, nous nous dîmes adieu, sans savoir que c'étaient de vrais adieux, des adieux définitifs. Au printemps 1944, je reçus l'affreuse nouvelle de sa mort : un accident de voiture. Il revenait de Perpignan avec son ami, un médecin, après avoir rendu visite à Dufy.

Apprenant la nouvelle, Otto Abetz avait dit que Maillol aurait été tué par la Résistance, à cause de ses bonnes relations avec les Allemands. Jamais je n'ai cru à cette version. Je trouvai que se servir du nom de Maillol pour faire de la contre-propagande était d'un mauvais goût achevé.

(Lange, 2015, pp.157-160)